LIRE ICI LA SUITE DE...

...la 1re page

Thorez

d'affirmer qu'un hémiplégique aura ou n'aura pas de nouvelle attaque.

L'accident du 10 octobre constitue, c'est le moins qu'on puisse dire, un sérieux avertissement.

Ainsi que l'a indiqué dès samedi dernier M. Florimond Bonte, député de la Seine, chargé au Comité central du P.C. des relations avec la presse, « le parti sera prêt de la pleine activité de son chef pendant une période indéterminée ».

Maurice Thorez devra effectivement, pendant de longs mois, éviter toute fatigue physique et intellectuelle. Il devra être suivi pendant tout ce temps par la Faculté.

Il n'existe pas actuellement de remède spécifique à l'hémiplégie, de traitement-miracle.

Le moins possible de visites.

Le secrétaire général du P.C. est l'objet du traitement traditionnel en la matière, c'est-à-dire qu'on lui administre des médicaments vaso-dilatateurs (pour la régularisation de la circulation sanguine) : gardénal et papavérine (en termes chimiques : C 20 H 21 NO 4) ; régime alimentaire léger ; pas de vin, pas d'alcool. Le moins de visites possible. Même d'anciens collaborateurs directs de Maurice Thorez n'ont pu l'approcher. Leur affection est du reste assez grande pour accepter l'interdit.

L'hémiplégie (du grec *émi* : demi ; *plessô* : je frappe) entraîne la paralysie d'une moitié latérale du corps.

Elle est due à une lésion des centres moteurs du cerveau, par suite d'une occlusion artérielle. Suivant l'importance du vaisseau lésé et suivant le rétablissement plus ou moins rapide de la circulation des voies collatérales dite de suppléance, la paralysie peut disparaître.

L'hémiplégie traduit la lésion cérébrale du côté opposé à la paralysie. C'est probablement au voisinage de la troisième circonvolution frontale gauche (dite circonvolution de Broca), considérée comme le siège de la parole, que le tribun communiste a été atteint. En effet, on a relevé — ce qui a facilité la localisation — dès les premiers examens des symptômes d'aphasie (grec : *a* = privatif ; *phasis* : parole) qui ont disparu promptement. Cette constatation a permis la rédaction de bulletins de santé non désespérés.

L'hémiplégie a des origines très diverses. L'attaque qu'a subie Maurice Thorez représente, médicalement parlant, un cas banal.

Les grands spécialistes appelés à son chevet ont fait prendre dès le premier jour, par leurs assistants, un électro-cardiogramme, afin de vérifier si l'hémiplégie, comme il arrive parfois, n'était pas due à un mauvais état du cœur, ce qui aurait été plus grave que l'apoplexie.

Le professeur Davidenko, venu spécialement de Moscou, s'est trouvé en parfait accord avec ses confrères français. Il suit régulièrement son malade.

Une première sonnette d'alarme

L'hypertension artérielle est la cause directe de la maladie de Maurice Thorez. Le médecin habituel du leader communiste l'avait mis en garde contre l'excès de travail, qui pouvait nuire à sa santé.

Il y a trois mois environ, Maurice Thorez avait quitté précipitamment l'hémicycle, le nez masqué par un mouchoir. Un fort saignement de nez s'était produit. C'était une première sonnette d'alarme dont il aurait fallu tenir compte.

Le repos pendant les vacances a été insuffisant. Le séjour même bref (invité par Picasso) sur la Côte d'Azur, en plein été, n'était pas indiqué pour un hypertendu.

De retour à Paris, le secrétaire général du P.C. présentait au Comité central, au début d'octobre, après un exposé d'une demi-heure, un rapport dont la seule lecture prit près de deux heures. Dans la même semaine, il prenait la parole à une assemblée d'information de la Fédération du Nord, puis à Clermont-Ferrand, au cours d'un meeting en plein air. Ceux de ses camarades qui étaient auprès de lui lors de cette dernière manifestation remarquèrent que pendant le dernier quart d'heure de son intervention il pelnait visiblement (en exceptionnellement), le visage congestionné, le débit moins aisé.

C'était le signe avant-coureur de la maladie.

Ce surmenage, ces excès qui sont le propre des intellectuels (hommes politiques, journalistes, comédiens), et particulièrement des orateurs « professionnels », devaient amener l'accident du 10 octobre.

Contrairement à ce qu'on a écrit, ce n'est pas en présidant une réunion commune des dirigeants de la Fédération de l'Eclairage, qui avait pour but de contrebattre les décisions du gouvernement sur la décentralisation des œuvres sociales de l'E.D.F., qu'il s'est produit. Venant de Choisy-au-Roi, où se trouve sa villa, Maurice Thorez se rendait en voiture au siège du P.C., en compagnie de ses deux gardes du corps, lorsqu'il fut pris d'un malaise, précédé d'une forte hémorragie nasale. Il était près de 17 heures et la voiture allait traverser la place de la République. Elle fit aussitôt demi-tour vers la clinique des services publics, où Mme Jacques Duclos, sa infirmière, et non pas, comme on l'a écrit, directrice (Mme Jacques Duclos, dont l'état de santé avait, l'été dernier, donné de vives inquiétudes, avait repris récemment, après un séjour dans un sanatorium — elle a encore un pneumothorax — ses fonctions à la clinique).

La femme du président du groupe communiste alerta aussitôt — Maurice Thorez étant admis, bien entendu, d'urgence — le docteur Pierre Rouquès, chirurgien de l'hôpital intercommunal de Créteil, conseiller médical des dirigeants du parti et conseiller municipal de Paris. Fut également mandé le docteur Pierre Frumusan, médecin personnel du secrétaire général du P.C. qui, par la suite, devait signer plusieurs bulletins de santé) et le docteur Pierre Klotz, médecin des hôpitaux.

Jacques Duclos et Etienne Fajon, qui avaient été alertés, assistèrent à la consultation. Il fut décidé de transporter le malade à Choisy-le-Roi. Là furent appelés, outre leurs assistants, le docteur Pierre Soulié, éminent cardiologue, et le docteur Garcin, neurologue réputé. En tout, huit médecins.

Ils confirmèrent le premier diagnostic : hémiplégie, constatèrent que les troubles de la parole tendaient déjà à disparaître, qu'il n'y avait donc pas d'hémorragie cérébrale, affection dont le caractère aurait pu être fatal.

Auprès du malade se tenaient son second fils et sa femme, Mme Jeannette Vermeersch, qui n'a guère quitté depuis le chevet.

C'est le surlendemain que le journal socialiste *Le Populaire* (le parti S.F.I.O. possède au P.C. un réseau d'informateurs ; la réciproque est vraie) annonçait la nouvelle de la maladie en donnant (peut-être pour éviter que sa source de renseignements fût découverte) une autre hypothèse : celle de coups et blessures portés par des militants communistes à leur chef.

Le 13 octobre, l'*Humanité*, confirmant la première hypothèse du *Populaire*, publiait un premier bulletin de santé signé des médecins traitants et consultants.

Le mercredi 18 octobre, au début du meeting du Vél' d'Hiv', Marcel Cachin annonçait que le professeur Davidenko, spécialiste soviétique, était arrivé à Paris et allait se rendre auprès de Maurice Thorez.

Visa d'urgence

Celui-ci a fort bien connu le professeur lors de son séjour à Moscou pendant la guerre. C'est Mme Jeannette Vermeersch qui, par l'intermédiaire de l'ambassade de la rue de Grenelle, prit leur ami d'accourir. Davidenko demanda aussitôt son visa à M. Chataigneau, ambassadeur à Moscou. Le visa fut accordé, en raison des circonstances exceptionnelles, sans en référer, suivant l'usage, au Quai d'Orsay qui, par la suite, ratifia sans difficulté.

Le jeudi, on apprenait que M. Jacques Duclos était chargé de l'intérim du secrétariat général.

Cette décision met en lumière la disgrace de M. André Marty. Il n'est pas douteux qu'au cours de ces deux dernières années il y ait eu une compétition et des divergences de vues nombreuses entre Maurice Thorez et l'ancien « boucher de la mer Noire. On notera que le compte rendu du meeting du 18, dans l'*Humanité*, ne publie aucune allusion à André Marty.

Ce dernier, après Thorez et Duclos, ne jouerait donc même plus le rôle de « brillant troisième » ».

La maladie de Maurice Thorez a eu des répercussions dans d'autres secteurs. On sait qu'avec l'encouragement officieux du gouvernement, une jeune organisation animée par M. J.P. Duvid, député R.G.R. de Seine-et-Oise, et intitulée « Paix et Liberté », se propose de « contrer » tous les mots d'ordre et slogans du P.C., sous forme de réunions, brochures et tracts.

Un tract très discuté

Le premier tract, envoyé à un certain nombre de députés, journalistes et médecins, le vendredi 20 octobre, était ainsi rédigé :

« Le 13 octobre, le journal l'*Humanité*, en signalant le malaise dont M. Maurice Thorez, secrétaire général du P.C., avait été pris, le mardi précédent, publiait un communiqué des médecins traitants et consultants signé par deux professeurs agrégés, deux médecins des hôpitaux, tous éminents spécialistes.

« Le jeudi 19 octobre, en première page, la même *Humanité* informait ses lecteurs que le professeur Davidenko, spécialiste soviétique, est arrivé à Paris et va se rendre au chevet de Maurice Thorez... Alors, indignes ou incapables de soigner un malade, les médecins français ? Qu'en pense, par exemple, le professeur Soulié, successeur du grand Laubry et un des plus grands cardiologues mondiaux ? »

A l'Assemblée nationale comme au Conseil de la République, on a à peu près unanimement jugé détestable cette première manifestation de campagne anticommuniste. On y considère en effet que lorsqu'il s'agit de sauver un homme, quoi qu'on puisse penser de l'action de celui-ci, les barrières doivent tomber, les amours-propres nationaux disparaître.

On rappelle aussi qu'avant guerre le professeur Portmann, sénateur de la Gironde et laryngologiste de grande classe, fut appelé en consultation auprès d'Hitler. Nul alors ne s'en indigna.

Pas davantage on ne saurait reprocher à Mme Poinso-Chapuis de s'être rendue l'an dernier au Canada pour y faire examiner son jeune fils par le maître incontesté de la neuro-chirurgie, le docteur Penfield. Ce sont les plus grands spécialistes français qui avaient recommandé à l'ancien ministre de la Santé publique de faire ce voyage.

C'est dire que le corps médical juge inopportune, voire déplacée, la question posée par « Paix et Liberté ».

Le professeur Soulié, nommément mis en cause et visiblement mécontent, a refusé à toute réponse. En l'absence du professeur Oberlin, le nouveau président du Conseil de l'ordre des médecins, nous avons obtenu de membres du Conseil, à la condition que leurs noms ne soient pas publiés (les règles et les usages de la profession interdisent des prises de position officielles en pareille matière), des déclarations sans équivoque. Elles sont identiques dans le fond.

« Nous n'en voulons pas à M. Thorez... »

Voici celle qui nous a paru la plus typique : « Nous ne sommes pas choqués par l'arrivée du professeur Davidenko. Avant tout — et ceci est confirmé à notre code de déontologie (1) — il faut tenir compte, dans tous les cas, du désir du malade. Au surplus, le professeur Davidenko est, paraît-il, un ami personnel de M. Maurice Thorez. Il a vu ce dernier en présence des médecins traitants français. Nous n'en voulons pas à M. Thorez... Il eût été surprenant qu'il ait fait appel à un médecin américain... »

« A la fin de la semaine dernière, la publication, par l'*Humanité* (à des fins évidentes de propagande), de la lettre par laquelle M. Maurice Thorez envoyait ses vœux de guérison au secrétaire général du parti communiste provoqua des commentaires très malissieux dans les couloirs du Palais-Bourbon. Au leader M.R.P., les socialistes rappelèrent la guerre injurieuse dont l'organe central du P.C. avait salué la disparition de Léon Blum. Mais c'est surtout de ses camarades de parti que M. Francisque Gay eut à encaisser les coups les plus durs.

« Je vous méprise ! » lui lança M. Hutin-Desgrées, dont on se plaît à remarquer qu'ayant la tête conventionnelle du conventionnel, il fut à l'origine du retour en France du comte de Paris.

M. Francisque Gay fit imperturbablement front à ses assaillants, objects qu'il avait fait son devoir, un simple devoir de courtoisie, un geste d'humanité. « Si c'était à refaire, je le referais. »

A la réunion du groupe qui suivit, M. Georges Bidault signala que tout récemment le chef-monarchiste de droit divin, Aymard Ogliatti ayant été victime d'un grave accident de voiture, M. de Gaulle, président du Conseil et son plus implacable adversaire, avait fait aussitôt demander des nouvelles, de même que le président de la République italienne.

L'ancien président du Conseil ajouta toutefois : « Faire prescrire des nouvelles, rendre des visites, d'accord. Mais écrire cela a été une imprudence. Vous nous avez porté, monsieur Gay, un préjudice moral... et électoral considérable. »

Mais l'incident n'était point tout à fait clos, puisque le mardi 24, dans le *Figaro*, M. Francois Mauriac admonesta M. Francisque Gay, le traita de « vieux chaperon rouge... tout pénétré et tout amolli de tendresse évangélique ».

A quoi, sans vouloir prolonger la polémique, l'interpellé a répondu (à notre demande) ceci :

« Oui, dans le passé, comme dit Mauriac, « j'ai fait avec lui un bout de chemin ». Sous trois ministères, avec Vincent Auriol, j'ai été, à côté de Maurice Thorez, vice-président du Conseil. Il s'est toujours montré courtois, lui, communiste, moi, M.R.P. Mais je n'ai jamais adhéré à des organisations paracommunistes ni recruté pour elles (allusion à François Mauriac et à son appartenance, après la libération, au Front national et au Comité national des écrivains). Je n'ai jamais eu et je ne pense pas avoir jamais de pareilles et régulières fréquentations.

« Pleven, dans la déclaration gouvernementale de l'autre jour, parlait de la nécessité de causer de paya à paya. U.R.S.S. comprise. Eh bien ! commençons par observer des usages qui, ici, à l'Assemblée, permettraient une collaboration paisible, ce qui ne signifie pas qu'il faille adopter ce ton de camaraderie parlementaire, ce tutoiement systématique (que je ne pratique pas) qui n'empêchent à l'occasion ni la violence des propos ni les débordements de haine. »

La maladie d'un autre membre de l'état-major communiste affecte le parti. Il s'agit de M. Ambroise Croizat, député de Paris, ancien ministre du Travail, secrétaire général de la Fédération de la Métallurgie, qui est hospitalisé depuis huit jours pour subir une très grave opération intéressant la région pulmonaire.

M. Croizat, transporté en hâte à la clinique des Métaux, 9, rue des Bleuets, avait été examiné par trois médecins appartenant au parti. Effrayés par l'état du malade, ils appelèrent en consultation un docteur non communiste. Son diagnostic, absolument catégorique, n'en fut pas moins mis en doute. C'est alors que les radiographies des différentes consultations furent envoyées à Stockholm, au docteur Craaford, qui donna entièrement raison au médecin non communiste.

La grande majorité des parlementaires, sans partager l'affliction des militants communistes (mais en la comprenant), d'une part, les plus hautes personnalités médicales, d'autre part, sont d'accord pour trouver raisonnable que les « grands de ce monde » ne connaissent pas de frontière lorsqu'il s'agit de leur santé. Il reste à souhaiter que lesdits grands, qu'ils soient au pouvoir ou qu'ils le briguent, soient d'accord pour épargner la... mort subite aux petits, aux mobilisables...

(1) Ensemble des règles strictes qui traitent des rapports du médecin avec la clientèle et des médecins entre eux.

Comment M. Gay écrivit sa lettre

Voici comment M. Francisque Gay a été amené à envoyer ses vœux de rétablissement à Maurice Thorez. Rencontrant M. Jacques Duclos dans les couloirs de l'Assemblée, il lui demanda des nouvelles du leader communiste. M. Duclos répondit au leader M. R. P. qu'un mot de lui réconforterait le malade. M. Francisque Gay promit d'écrire. Une demi-heure après, M. Duclos relançait son collègue : « Ecrivez tout de suite ; je porterai la lettre, » L'ex-ambassadeur au Canada dut s'exécuter, et c'est Duclos lui-même qui transmit à Thorez le message.

CET ACTEUR EST POMPIER

CE sédusisant tambour entouré d'un essaim de jolies filles et ce sergent « très service » des sapeurs-pompiers de Paris sont un seul et même personnage : Bernard Jupille, qui a pris comme nom de guerre Jubert (1 m. 59 sans le bonnet) pour le sensationnel numéro de tambour qu'il donne chaque soir au cabaret « L'Aiglon ». Jubert réussit la prouesse de jouer à la fois du tambour et du clairon.

Né à Ivry-la-Bataille, Jupille alias Jubert a aujourd'hui 35 ans ; à 7 ans, il était le plus jeune tambour de France au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse, où son père était tambour-major. A 18 ans, il jouait du jazz, puis vint faire son service dans les pompiers de Paris.

...la 3e page

Baroncelli

joue du Mozart. Mais là ne sont pas ses charmes essentiels. Aussi, lorsqu'il susurre à Cécile : « Dis-habille-toi, petite sœur ! », la *progressiste* à particule n'a-t-elle que la force de lui répondre : « Nous serions mieux dans ma chambre ! » C'était mal connaître Dimitri. Bien que son corps témoignât d'une « virilité évidente », il n'avait d'autre ambition que de s'étendre nu sur le canapé avec sa *Cécilouchka* en l'appelant « mon bouveuil, ma luciole, ma pureté, mon étoile »... Quelques verres de champagne supplémentaires en l'honneur de Pouchkine, et le mastodonte se rhabillait, laissant sa « petite vierge » en proie à un doute sacrilège : « Curieuse race ! pensait-elle. Nous entendrons-nous jamais avec ces gens-là ? »

Edwige a peine à croire que sa cadette s'expose à de pareils mécomptes dans le seul intérêt de la bourgeoisie française ruinée par les emprunts russes : aussi le chômo-b-elle pas en attendant que Staline rembourse les dettes du tsar. Elle dépense des flots de salive à tromperter dans les réunions Front Populaire et à coller sur les murs et les arbres du boulevard Saint-Germain une nuée de papillons fleurdelisés.

Las ! il existait dans le « noble faubourg » un îlot de résistance antimonarchiste, que la vieille fille n'avait pu atteindre — pour l'excellente raison que cette forteresse était un édicule exclusivement réservé à la clientèle masculine. Ayant appris que les professions de foi républicaines le disputaient en ce lieu aux *desperados* les plus effrontés, l'ancienne religieuse fit taire ses scrupules et, dissimulée sous une longue cape grise, pénétra subrepticement dans le bastion par une nuit sans lune. Dix papillons dans la première loggia, dix-sept dans la seconde, quatorze dans la troisième... Elle touchait au port quand le pas hâté, survint un importun. Les deux minutes que vécut Edwige valent un purgatoire. Cependant la conclusion de l'aventure eût été bénigne pour toute autre qu'une monarchiste de droit divin. Avant qu'on ait compris le mystère de la cape, l'homme, secoué d'un gros rire débonnaire, se contenta de remarquer : « Bah ! C'est un droit aussi naturel que celui de voter ! »

L'indomptable comtesse Edwige de Lestaque d'Orgon se devait d'avoir une fin digne d'elle. Le 14 avril 1944, l'aviation alliée bombarde Nîmes : tout le monde se terre dans les abris. La vieille fille profite d'un moment d'inattention de la garde allemande veillant aux portes de « son » hôtel (requis). Elle atteint sa chambre de jeune fille, demeurée aussi intacte que sa propre vertu. A la seconde même, une bombe de fort calibre engloutit sous les ruines du château le corps desséché de la militante, qui n'aura connu d'autre volupté terrestre que de fumer des *Xanthia* en faisant brûler du papier d'Arménie.

Jean de Baroncelli ne se borne pas à raconter. Il *moralise* gentiment comme on savait le faire aux temps de La Rochefoucauld ou de Vauvenargues :

« Paris n'est une ville de deux millions d'habitants que pour les sots et les malchanceux qui s'y perdent. Pour les autres, c'est une bourgade d'un million d'âmes dont on fait très rapidement le tour... A Paris, le succès est une affaire de présence, et la seule chose que les gens ne vous pardonnent pas est d'être capable de se passer d'eux. »

« J'avais un ami (raconte un banquier blasé). Quand une femme l'avait plaqué, il faisait ses comptes, il prétendait que cela le consolait immédiatement. »

EXCLUSIFEXCLUSIFEXCLUSIFEXCLUSIF

Chanson

(Suite)

Nous sommes sales et laids,
On nous néglige,
Sommes-nous donc tellement
[indignes,
Qu'il vous plaît ?
N'avons-nous pas les mêmes
[fonctions
Que ceux des capitales, des
[chefs-lieux, des villes
Et des villes principales ?
Mais non.
Nos sièges sont de bois brut
Et le robot tant désiré nous
[dit : « Zut ! »
Il a préféré glisser sur nos
[confrères
Mieux aménagés,
Cirés, vernissés, voués aux
[aristocrates derrières.
Notre ouverture est béante,
[géante.
Le regard plonge à l'infini,
On n'en voit pas le fond.
Ironie...

Pour nous, point d'élégance.
Point de cuvette de faïence.
Point de bouton faisant jaillir
Un hystérique tourbillon.
Point de petits balais de chien-
[dent,
Nous sommes dépourvus.
Et, pour le papier, point de
[boîte.
On le jette à gauche, à droite.
On ne le coupe même pas en
[petits carrés.
Et ce sont parfois des jour-
[naux entiers,
Des revues de littérature
Qui tombent dans notre ouver-
[ture.

Et nos murs !
Ah ! nos murs salpêtrés.
Parfois couverts de journaux
[illustrés,
Portraits d'actrices, voire de
[ministres,
Tableaux de grands artistes.
Quelquefois, on nous couronne
[de ronds en paillasson.
C'est là le seul luxe qu'on
[nous donne.
Car nous ne sommes que les
[petits cabinets,
Les petits cabinets de province,
C'est que l'on étonne.
Eh bien, soit, nous acceptons
[la guerre
Et nous serons les prolétaires.

EXCLUSIFEXCLUSIFEXCLUSIFEXCLUSIF

Françoise Giroud : qu'on ne prend a été 124

Ma mère me disait : « Sois, tu n'es pas jolie... Mais qu'est-ce que la beauté ? »

Quand Gaby Morlay prononce cette phrase sur la scène du théâtre de la Madeleine, où elle joue depuis quelques jours la nouvelle pièce de Montherlant, un petit remous soulève la salle.

Pas jolie, elle ?... Ni son âge, ni celui qu'elle feint d'avoir pour le rôle sous sa perruque blanche, ni le fait de fines égratignures que le temps, cet impitoyable griffu, a tissé sur son visage, ne réussissent à détruire le plus charmant profil de Paris.

Et que les coins de sa bouche mobile tremblent, vous pleurez. Et que les coins de ses yeux sombres s'étirent en un sourire, vous souriez. Parce qu'elle a « le don ». Et il y a trente-cinq ans que ça dure. L'art de jouer la comédie, l'art que l'on apprend à l'école ? Elle n'y croit pas. Elle, elle n'a rien appris. Et elle a toujours su.

Petite flamme noire et rouge, brûlante et gaie, corde toujours tendue à se rompre et qui ne rompt pas, équilibriste de génie dont la voix vacille toujours au bord d'un sanglot et les sanglots au bord du rire, Gaby Morlay est tonique comme le champagne de haute qualité dont elle se nourrit essentiellement.

Dès qu'elle paraît sur une scène, les répliques sonnent juste et ses partenaires sonnent faux. Ils sont soudain des acteurs qui jouent un personnage à côté d'un bout de femme qui est LE personnage.

29 fois une mère douloureuse

N'importe lequel. Amoureuse déchirée (124 fois), ingénue espiègle (15 fois), mère douloureuse (29 fois), elle peut tout jouer, elle a tout joué, sur toutes les notes de la gamme, les noires et les blanches. Et elle ne se trompe jamais d'un demi-ton.

Elle lit un rôle, à voix basse, pour elle. Quand, après avoir terminé sa lecture, elle dit en parlant de l'héroïne : « Alors, à ce moment-là, je tire sur lui... », c'est qu'elle accepte. Mais si elle dit : « A ce moment-là, ELLE tire sur lui... », c'est un refus. Inutile d'insister : elle ne pourra pas l'interpréter si elle ne réussit pas à s'assimiler immédiatement au personnage qu'on lui propose.

Elle fait du théâtre pour se consoler de faire du cinéma et du cinéma pour gagner de l'argent.

— Parce qu'il y a, dit-elle, un type de Ruell qui est bizarre avec moi. C'est vrai, il a des idées fixes, le pauvre cher homme... Il me demande tout le temps quelque chose. C'est mon percepteur.

De l'argent, elle en a eu plus qu'elle n'importe qui. Et des maisons dans le Midi, et des rivières de diamants, et des parures d'émeraudes, et des fleuves de rubis, et l'Hispano à la porte. Il lui reste une petite villa au-dessus de Nice et la sympathique maison de Bougival, perdue dans un parc de neuf hectares, où elle vit depuis douze ans.

Ses plus beaux bijoux lui ont été volés. à la Libération, par de faux policiers

— Nous représentons le Deuxième Bureau américain, déclarèrent-ils en entrant.

— Des clous..., répondit Gaby.

Mais comme arguments, ils avaient des mitrailleuses. Et des ciseaux pour couper le fil du téléphone.

Elle n'en eut pas peur. Elle n'a jamais peur. Et pendant qu'ils fouillaient la maison à la recherche d'un coffre qu'ils croyaient plein d'or et de titres, elle leur dit tout de même ce qu'elle pensait d'eux. Elle cache rarement ce qu'elle pense, même aux mitrailleuses.

— Il y en avait un petit à béret basque, raconte-t-elle... *Il avait l'air d'une mite. Mais d'une mite qui n'aurait jamais eu de fourrure à manger ; vous voyez ce que je veux dire ?... Il ruminait dans mes livres, je puis il murmurait : « Tout de même, vous faire ça, à vous, mademoiselle, ça m'ennuie... Je vous ai une dame. » Le Voile bleu, la semaine dernière, avec ma femme... Dans le quartier... Oui, on va dans le quartier parce que les Champs-Elysées c'est trop cher, vous comprenez ?... Eh bien, on a pleuré !... Mais ce qu'on a pleuré !... Ah ! non, vous faire ça à vous... »*

Ils partirent sans avoir trouvé le coffre qui n'existait que dans leur imagination. Mais elle s'aperçut alors que ses bijoux, qu'elle laissait dans la salle de bains, avaient disparu. Elle ne les a jamais revus. Elle ne gémit pas : elle essaie de rire. Et comme le sens du comique est toujours plus aigu chez elle que celui de la propriété, elle raconte la suite de l'incident :

Redoutant que les bandits ne reviennent, entêtés à trouver un coffre, elle engagea un policier privé, et l'installa dans un salon au rez-de-chaussée. Le premier soir, elle descendit vers 11 heures pour lui faire quelques recommandations.

Elle veille sur un policier

Elle frappe à la porte du salon : pas de réponse. Elle frappe encore, de plus en plus fort : rien. Elle tourne la poignée de la porte : fermée à clef. Elle appelle, elle hurle... Enfin le policier se réveille.

— Pardon, dit-il... Mais vous savez ce que c'est... On a eu tellement de travail, tous ces temps-ci...

— Je comprends très bien, mon ami, répondit Gaby, très bien ! dit Gaby. Mais au moins ne fermez pas votre porte à clef !

— C'est que...

— Quoi ?... Vous avez peur ? Ne vous inquiétez pas, voyons, je suis là !

Et c'était à peine une boutade. Huit jours après, elle aperçut en rentrant le concierge et le policier absorbés dans la contemplation d'une cuvette.

— Vous voyez, mademoiselle, nous travaillons pour vous, dit le concierge. *C'est le revolver de Monsieur... Il était un peu rouillé, n'est-ce pas ? Forcément, il ne s'est sert jamais... Alors, on l'a démonté et on a mis les pièces dans l'huile. Vous voyez ?*

Pendant qu'elle raconte, sa main tourmente un mouchoir, une mèche de cheveux, un chien, une cigarette... Elle fait toujours un peu penser à ces personnages des films muets qui sont projetés maintenant à un rythme accéléré. Tout va trop vite, chez elle. Tout est plus rapide, plus vif, plus sec qu'il n'est naturel : la diction, le pas, les gestes courts et cassés, la pensée, l'esprit de répartie, et le rire, ce rire célèbre, ce rire qui a fait de Blanche Fumoleau, élève à l'école Pigier, Gaby de Morlaix des Capucines.

Elle n'avait pas la vocation

Elle avait seize ans et elle riait, tout simplement, en écoutant une pièce dont elle a oublié le titre, assise dans un fauteuil d'orchestre à côté d'une camarade de l'école qui avait de vagues relations dans les milieux dits artistiques. L'idée ne l'avait jamais effleurée de faire du théâtre. Pourquoi pas du cirque ? Ou de la dentelle au crochet ? Ce qu'elle voulait, c'était du travail. Pour ne pas être obligée de rentrer « chez nous », à Angers, à la maison, de retrouver papa, m'man et les petites sœurs, et les petits frères. Plutôt crever comme un bébé-chat sans gîte sur le pavé de Paris que vivre à la maison. En 1912, c'était un programme pour le moins révolutionnaire.

A côté des deux jeunes filles se trouvaient un monsieur et une dame qui tournaient la tête chaque fois que tusait le rire de Blanche Fumoleau. A la fin, la dame se nencha et demanda :

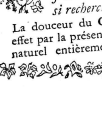
— Elle n'a pas envie de faire du théâtre, votre amie ?

— Oh ! non, répondit l'autre. *Je ne crois pas. Elle veut rester à la maison, tu veux faire du théâtre ?*

— Hein ? Pourquoi pas ? On est payé ?

Et c'est ainsi que M. et Mme Armand Berthez, qui dirigeaient les Capucines, en dirigèrent la petite Fumoleau en

Un seul Cadum m'a convaincue...



...en quelques jours, quel changement !... J'ai retrouvé cet éclat nacré, ce velouté si recherchés, si enviés de toutes."

La douceur du Cadum à la peau s'explique en effet par la présence de la *lanoline* — seul aliment naturel entièrement assimilable par l'épiderme.

Et plus encore ! Cette supériorité de Cadum tient aussi à sa mousse abondante, riche, légère, qui nettoie et purifie la peau... à l'exquise fraîcheur de son parfum délicat.

Un seul Cadum vous convaincra !

Gaby Morlay, la femme pas dans ses bras, fois amoureuse

guise de « marceuse ». Trois francs par jour pour chanter : « Je suis le houx, le houx, le houx... »

Les Berthez poussèrent la bonté jusqu'à lui trouver dans l'indicateur des chemins de fer un pseudonyme un peu ronflant.

— *Gaby de Morlaix!... De Morlaix! Et si vous aviez vu la gueule que j'avais avec mes petites nattes toutes raides...*

Elle rêve un instant... Seize ans... Une mauviette avec des jambes un peu lourdes... Le certificat d'études en guise d'instruction... La messe tous les dimanches (elle y va toujours) et « Je vous salue Marie... » tous les soirs... Une petite chambre partagée avec une camarade du théâtre, Marcelle Monthil... Délicieuse Marcelle Monthil, qui avait, elle aussi, un joli visage frais, du talent, qui s'essoufflait derrière Gaby Morlay sans jamais réussir à atteindre mieux que d'aimables succès et qui, depuis trente-huit ans, demeure l'amie fidèle, sans fiel, sans envie. C'est à son chevet que Gaby passe maintenant tous ses après-midi. Marcelle Monthil est très gravement malade. Et Gaby, qui est profondément croyante, s'insurge tout de même au fond de son âme contre le sort bête qui frappe tout urs les bons, les doux, les humbles...

Elle a pourtant la foi la plus pure, la plus simple, et si jamais femme pratiqua la charité chrétienne, c'est bien l'ancienne petite théâtreuse des Capucines, la sélimbanque qui vit obstinément dans le péché puisqu'elle ne s'est jamais mariée.

Pendant de longues années, elle a entreteni de la façon la plus strictement anonyme plusieurs lits dans un sanatorium. Parce qu'elle avait été elle-même autrefois vaguement atteinte, tous ceux que guetiait la terrible maladie pouvaient sonner à sa porte... Pendant l'occupation, les Israélites pourchassés se cachaient par dizaines dans sa villa du Midi. Et personne, personne ne sait donner comme elle, avec un mot drôle, avec un clin d'œil qui signifie :

— *Surtout, ne prenons pas tout cela trop au sérieux, ni vous ni moi.*

C'est quelqu'un de très bien, Gaby Morlay.

Elle débute aux côtés de Guitry (Lucien)

Ses vrais, ses grands débuts, elle les fit à côté de Lucien Guitry. Elle venait d'obtenir son premier succès véritable dans « Simone est comme ça », et Duvernois la présenta au père Guitry, qui cherchait une pensionnaire pour « Après l'amour ». Il la reçut, la convoqua pour audition'ner le lendemain. Mais tandis qu'elle sortait, elle aperçut dans une glace Lucien Guitry qui, en la désignant, faisait « non » de la main à Duvernois.

— *M'sieur Duvernois, il ne veut pas de moi...*, dit-elle. *Ne dites pas le contraire, je l'ai vu.*

— *Allez-y tout de même*, dit Duvernois.

— *Alors, donnez-moi la pièce*, demanda Gaby. *J'essayerai.*

Elle passa la nuit à apprendre le rôle. Elle a toujours été capable de rester huit jours sans dormir.

— *Ah! te voilà*, bougonna le père Guitry le lendemain. *Allez, vas-y... Qu'est-ce que tu donnes?*

— *La pièce*, répondit Gaby, tremblante.

— *Quoi?*

— *Oui, je l'ai apprise cette nuit.*

Un peu ahuri, Lucien Guitry regarda cette petite fille qui était trop menue, trop jeune, trop drôle pour le rôle, et l'écouta tout de même. Quand elle eut terminé, il demanda :

— *Est-ce que tu es capable de jouer comme ça le soir de la générale?*

— *Oh! beaucoup mieux, m'sieur Guitry!* dit-elle.

— *Ah! non, surtout pas! Allez, va-t'en. Non, tu ne répètes pas et tu ne répéteras pas. Je ne vais pas gâcher ça. Tu viendras trois jours avant la générale.*

Et c'est ainsi que Gaby Morlay (Louis Verneuil l'avait incitée à supprimer la particule) conquit Paris.

Un brevet de pilote pour une maladie de foie

On sait qu'elle est la première femme titulaire d'un brevet de pilote de dirigeable. Le brevet n° 40. C'est à cause d'un pari. Tout de suite après la guerre en 1919, des amis pilotes de la marine lui proposèrent un jour une promenade en dirigeable. Pour l'épater un peu. Elle eut affreusement mal au cœur, refusa de le montrer, et dit d'un petit ton dégagé, tout en regardant l'horizon vaciller :

— *Ça doit être amusant à piloter...*

On lui expliqua que non seulement ce n'était pas « amusant », mais que c'était simplement impossible pour une femme. Impossible est un mot qui l'irrite toujours. Elle parla qu'elle apprendrait. L'enjeu fut un dîner chez Maxim's.

L'examen avait lieu en général devant trois ou quatre personnes. Le jour où elle se présenta, ils étaient dix-huit, la pressant de questions techniques qu'elle avait appris par cœur avec grand soin.

— *Vous savez, mademoiselle, que cet examen est sérieux. Ce n'est pas du théâtre!...*

— *Mais, monsieur, c'est sérieux, le théâtre!...*

Le soir, elle dînait triomphalement chez Maxim's. Résultat : malade pendant huit jours.

— *Mon foie ne savait pas encore*, dit-elle, *il n'avait pas l'habitude.*

Elle a deux passions : le champagne et les voyages. Lorsqu'elle jouait chez Bernstein, elle n'avait pratiquement pas de vacances. Le théâtre restait ouvert tout l'été. Alors, le soir, elle allait dîner au buffet de la gare de Lyon. Pour voir des trains, pour sentir la fumée, pour jouer à croire qu'elle allait partir. Et puis, ayant avalé un triste veau froid, elle retournait au Gymnase.

Vedette torpille

Elle a fait des tournées triomphales dans le monde entier, et de tendres liens l'ont plus particulièrement attachée à l'Egypte. Elle a eu, bien sûr, plusieurs hommes dans sa vie, mais sans publicité, sans bruit, sans scandale. Jamais actrice ne s'est moins occupée de sa légende.

Parce que c'est quelqu'un de très bien, Gaby Morlay. Adorable, elle fut adorée mais toujours difficile à vivre : dès qu'elle entre dans une pièce, on a le sentiment de mettre ses doigts dans une prise électrique.

Elle ne peut dormir que dans une chambre largement éclairée, parce que dans l'obscurité elle est en proie à des phénomènes troublants. Une nuit, en Algérie, elle a eu une longue conversation avec le fantôme de François de Croisset. Les rêves prémonitoires lui sont familiers, dont ses amis ont vingt fois vérifié l'exactitude. Elle se sent à la frontière d'un domaine fascinant et angoissant, où elle ne veut pas pénétrer, parce qu'elle est profondément saine. Mais ses nerfs trop fins, trop tendus, trop subtils, lui jouent des tours. Qui est-elle? La petite bourgeoise angevine vive et joyeuse, la « Tantine chérie » de sa grande nièce Marie-Thérèse, qui vit avec elle, et du Père Cabon des Assomptionnistes, son ami; la pauvre très aimée de Marie-Louise qui la sert depuis vingt-trois ans; la vedette couverte de gloire dont jamais une habileuse, un machiniste, un figurant n'entendit un mot dur ou injuste parce que, princes ou clochards, les êtres humains sont pour elle des copains, de bons copains de travail ou de plaisir; la compagne simplement parfaite de Max Bonnafous, ministre de Vichy, qu'elle rencontra en 1942, qui fut arrêté chez elle en 1945, pour lequel elle lutta, seule, pendant deux ans, jusqu'à ce qu'un non-lieu l'arrache de Fresnes, où elle allait, chaque mardi, lui porter un colis. Et jamais, dans les filles d'attente, sous la pluie ou dans la boue, elle ne profita du passe-droit que tout naturellement on lui offrait, parce qu'on la reconnaissait.

Ne vous ai-je pas dit que c'est quelqu'un de très bien, Gaby Morlay?

« P'tit oncle »

Avec l'ancien ministre, ex-universitaire tout pétillant d'intelligence et de culture, elle vit maintenant à Bougival, dans la grande maison blanche et gaie où l'on trouve une pâtée de chien sous chaque meuble, des milliers de livres, où, en dépit des bijoux volés, de la captivité imméritée, des années d'angoisse et de solitude, l'amertume est inconnue, la bonne humeur de rigueur. Entre les neveux, les nièces, les servantes familières, le chauffeur bon garçon, les six chiens, les poissons rouges, Max Bonnafous dit « P'tit Oncle », un film qui commence cette semaine et le théâtre tous les soirs, le moteur-Morlay tourne plus vite que jamais.

Heureuse? Elle n'en demande pas tant! Mais paisible, probablement. Si l'on pouvait regarder dans le cœur de Gaby Morlay, il me semble qu'on y trouverait un nœud. Un nœud serré, qui lui fait affreusement mal et que plusieurs mains, plus ou moins légères, ont tenté de défaire. Mais on s'y casse les ongles tout en la blessant, on y use ses forces tout en la meurtrissant. Sa gaîté elle-même m'a souvent fait penser à celle des aveugles.

Avec les années peut-être que le nœud s'est desserré. Ou peut-être que, renonçant à le dénouer, elle a appris à respirer malgré lui, à respirer plus doucement, plus calmement.

Elle a écrit un petit livre, l'histoire de sante Pélagie, patronne des comédiens.

— *Un peu courtisane aussi, comme elles étaient dans ce temps-là... Hé bien, elle est devenue sainte...*

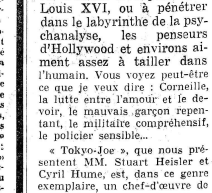
Sainte Gaby? Ah! non, non. Mais, entre nous, c'est vraiment quelqu'un de très bien, Gaby Morlay.

SORO : Joe de Tokyo c'est un Nippon aérien lancé par Hollywood pour le transport des navets

LORSQUE, par hasard, ils ne s'amusent pas à marier Anne d'Autriche avec d'Artagnan, à faire trucider Bonaparte par Louis XVI, ou à pénétrer dans le labyrinthe de la psychanalyse, les penseurs d'Hollywood et environs aimment assez à tailler dans l'humain. Vous voyez peut-être ce que je veux dire : Cornelle, la lutte entre l'amour et le devoir, le mauvais garçon repentant, le militaire compréhensif, le policier sensible...

« Tokyo-Joe », que nous présentent MM. Stuart Heisler et Cyril Hume, est, dans ce genre exemplaire, un chef-d'œuvre de vraisemblance et d'originalité.

Joe Barett, citoyen américain, plus commodément appelé Tokyo-Joe par les intimes à tenu, naguère, un night-club du même nom dans la capitale nippone. C'était le bon temps ! Les affaires marchaient bien. Qui plus est, Joe avait rencontré le bonheur en la personne de la blonde capiteuse et Russe blanche Trina. Mais vous savez comment c'est, un homme : volage, incontinent, inquiet... Un beau jour, Joe a tout laissé tomber : club, épouse.



Le baron Kimura vendait des grenouilles...

— Je sais que Trina est morte, dit Joe.

— Penses-tu ! dit Ito, Je l'ai encore vue hier...

Voilà notre pauvre Joe qui retrouve Trina. Tout va s'arranger. Point, point. La chère petite s'est remariée avec un autre (Américain).

— Je te reveux, fait Joe. Je te re-raural !...

Mais le mari, un important fonctionnaire, ne semble pas d'accord.

Entre temps, rien ne s'arrange pour ce qui est du night-club. L'administration, toujours (vous savez ce que c'est, l'occupation : gazogènes, laissez-passer et compagnie). Joe est obligé de chercher du boulot. Il en trouve : le baron Kimura veut, en effet, transporter des grenouilles congelées. Il a besoin d'un prétendu yankee. D'accord, Joe marche dans la combine... car, vous pensez bien, il y a un coup-fourré dans cette histoire de batraciens. Et d'abord, ce Kimura est un faux-jeton : c'est l'ex-chef de la police secrète du Japon. Quand Joe s'aperçevra qu'à la place des grenouilles, ce sont des conspirateurs qu'il doit trimbaler, il regimbera... Mais trop tard !

— Assoyez-vous en face de ma sale gueule, fait le baron, avec un sourire tout asiatique, et il ajoute :

— *Ramichu koulikotoko !*

On lui passe un fichier et, soudain terroriné, le malheureux Joe apprend que Trina, sa Trina, a trahi sa patrie d'adoption (les U. S.A.) en parlant à la radio nipponne. Une sorte de Ferdonnet, si mes souvenirs sont exacts...

Joe se précipite :

— Tu as fait ça ? bredouille-t-il.

— Oui, dit Trina. Mais ils m'avaient enlevé l'enfant !...

— L'enfant ? fait Joe. Quel enfant ?

— Le mien.

— Quel âge ?

— Bientôt sept ans...

Joe comprte sur ses doigts. Mais... mais cet enfant... (le spectateur a déjà compris)...

— Tu ne pouvais pas le faire ?

— Quand tu es parti, je ne le savais encore pas...

— Oh ! mais, minute ! ça change tout !

Du coup, pour sauver Trina, son mari le fonctionnaire, la petite fille, etc., notre héroïque Joe doit continuer son infâme besogne. Le baron Kimura les tient tous...

(Si vous ne suivez pas très bien l'intrigue, prévenez-moi.)

Bref, notre homme est soudain chargé de mettre le cap sur Séoul (Corée), d'où il doit ramener un trio de teigneux, de durs, qui vont faire la révolution au Japon...

— Si ces gens arrivent ici, dit à Joe un général qui n'est pas Mac Arthur, c'est le pauvre peuple japonais qui souffrira. Et ça, juste au moment où il commence à apprendre la démocratie.

Tempête sous le pauvre crâne de Jojo-les-yeux-bouffis. Que reste-t-il à faire ? On va embarquer les conspirateurs et, au lieu de les amener à l'endroit qui est prévu, on les mettra entre les mains des policiers...

Mais connaissez ces Asiates aberrants. Il ont plus d'un tour dans leur sac. Kimura, aussitôt prévenu des projets américains, crève une contre-mine. La fille de Trina n'a vraiment pas de chance : elle sera enlevée une troisième fois et, maintenant du départ, le baron, soi-même, viendra dire à Joe :

— Vous savez, cette petite, eh bien l'elle a disparu. Tout me fait penser que si le colis que vous allez quérir parvient à destination, cette chère enfant se retrouvera chez elle... Sinon...

Et il fera un sourire qui en dit long.

Pauvre Joe ! Cruel dilemme ! Etre bon père, ou être mauvais Américain ?...

A contre-cœur l'avion atterrit à Séoul. On embarque les trois criminels qui faciliteront bien les choses, car, sous la menace du revolver, ils enferment les aviateurs dans la soute, et s'en tirent tout à fait ailleurs. Ils débarquent. Ils incendient l'avion, mais les pilotes ne seront pas brûlés vifs ; les M.P. arrivent, les délivrent, et passent les menottes au sinistre trio. Le peuple japonais pourra respirer...

Ici, il y a un faux passage à tabac un Japonais meurt. Joe retrouve son ami Ito qui, justement vient de se faire *hara-kiri* :

— Pourquoi ? dit Joe.

— Parce que j'étais avec eux contre la démocratie. J'ai eu tort...

— Ce qui prouve qu'au Japon le tort tue (aïe !...).

Là-dessus Joe recherche Kimura, le retrouve au fond d'une cave, retrouve la petite fillé, se bat avec le baron, est blessé dans le dos. Kimura sera massacré à coups de mitrailleuses. Ce qui démontre que la civilisation a toujours raison...

Joe va certainement mourir. Sa blessure ne pardonne pas. Ce qui permettra à la chère Trina de ne pas re-divorcer. La morale avant tout. Et puis d'ailleurs, ce Joe, que peut-il demander de plus ? Il meurt réhabilité, puisque le général en personne lui a déclaré : « Je suis fier de vous serrer la main, « colonel a ! (1)

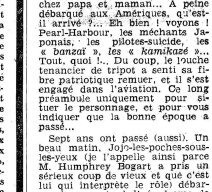
(1) Petit Larousse. *Navet, n. m. (latin napus) : Plante potagère de la famille des crucifères* : le navet recherche un climat humide et un sol frais.

Question : *Quel est le climat d'Hollywood ?*

Nota : *Tous les mots en italique sont en japonais dans le texte.*

...quelques prises de judo le remirent en état...

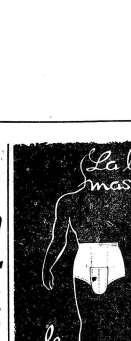
Trina avait trahi sa patrie (d'adoption).



Trois (très) dangereux conspirateurs...

...le rapt de l'enfant réussit parfaitement.

Mais la civilisation a toujours le dernier mot...



31 Oct.
1er SALON DU TOURISME ET DE L'INDUSTRIE HOTELIÈRE
Au Parc des Expositions Porte de Versailles PARIS
19 Nov.

A tous ceux que préoccupe LA RENTRÉE DES CLASSES

nous rappelons que l'enseignement par correspondance de L'ECOLE UNIVERSELLE la PLUS IMPORTANTE DU MONDE, permet de faire chez soi, brillamment, à peu de frais, des études secondaires, primaires ou techniques rigoureusement conformes aux programmes officiels. Des milliers de brillants succès obtenus chaque année au baccalauréats, brevets, C.A.P., etc., prouvent l'excellence de cet enseignement qui comporte toutes les classes sans exception.

Demandez l'envoi gratuit par retour du courrier de la brochure qui vous intéresse.

Br. 19.981 : Toutes les classes, tous les examens ; Second degré, de la 6e aux classes de Lettres Sup., et de Math. spéc., Baccalauréats, B.E.P.C., Bourses, entrée en Sixième ; Premier degré, de la section préparatoire (classe de 11e) aux classes de fin d'études et aux cours complémentaires, C.E.P., Brevets, C.A.P. ; classes des Collèges techniques, Brevet d'ens. industriel et commercial, Bacc. tech.

Br. 19.983 : Enseignement supérieur : Droit (Licence et Capacité) ; Sciences (P.C.B., S.P.C.N., M.P.C.). Lettres (Propédeutique et tous certificats, Bourses de Licence, Professorats (Lettres, Sciences, Langues, Propres, pratiques), Inspection primaire.

Br. 19.986 : Grandes Ecoles spéciales.
Br. 19.992 : Fonctions publiques, E.N.A.
Br. 19.987 : Les emplois réservés.
Br. 19.996 : Industr., Trav. publ., C.A.P.
Br. 19.998 : Carrières de l'Agriculture.
Br. 19.989 : Compt., Sténo-Dact., C.A.P.
Br. 19.988 : Orthog., Redact., Calc., Ecr.
Br. 19.991 : Anglais, Allem., Esp., Ital.
Br. 19.995 : Marine mil., Marine march.
Br. 19.990 : Aviation, Indust. aéronam.
Br. 19.984 : Radio, dipl. offic., indust.
Br. 19.994 : Dessin, Peinture, Gravure.
Br. 19.993 : Solf., Piano, Violon, Harm.
Br. 19.985 : Carrières du Cinéma, Photo
Br. 19.000 : Couture, Coupe, Mode, Lin.
Br. 19.994 : Coiffure et soins de beauté.
Br. 19.997 : Secrétariat, Journalisme.

La liste ci-dessus ne comprend qu'une partie de nos enseignements ; n'hésitez pas à nous demander conseils gratuits et aide efficace pour toutes études et carrières.

ECOLE UNIVERSELLE
PARIS, 99, Bd Exelmans — NICE, Chemin de Fabron — LYON, 11, Place Jules-Ferry.

PHILIPS
PHILIPS-RADIO
DISTRIBUTEUR OFFICIEL
3 Boul. BONNE-NOUVELLE
METRO. STRASBOURG-St DENIS

Il faut être gourmand pour choisir Tobler

Les vrais dégustateurs, les vrais connaisseurs en chocolat, ce sont bien les enfants. Aussi, dès qu'ils savent parler, affirment-ils : "TOBLER, c'est mon chocolat préféré". Et tous les gourmets, et tous les gourmands sont de leur avis. Sa pâte fine, son goût délicieux donnent au chocolat TOBLER une qualité vraiment incomparable.

Tobler
LA MARQUE QUI FAIT AIMER LE CHOCOLAT
au lait fondant à croquer

PETITES ANNONCES

NOS PETITES ANNONCES SONT REÇUES (SAUF DIMANCHES ET FETES)

A NOS GUICHETS :
100, rue Réaumur, Paris, de 9 heures à 18 heures — 21 Champs-Elysées, Paris, de 9 heures à 20 heures — 7 et 9, place Clichy, de 8 heures à 24 heures — 38, rue des Abbesses, de 8 heures à 20 heures — 9, rue de Bellefond, de 7 heures à 22 heures.
PAR TÉLÉPHONE :
GUT. 50-60. TUR. 54-50. CEN. 20-00, postes 32 et 142 pour les abonnés du réseau de Paris.
Nos petites Annonces sont payables au comptant. Adressées par lettre, elles doivent être accompagnées de leur montant et adressées au : Service des P. A. de « FRANCE DIMANCHE », 100, rue Réaumur, Paris.

Demandes d'Emplois 200 fr.

J.H. 24 a., angl., all., off. de réserve, esp. avent. sans préjugés, ch. occup. intéress. gérant indiff. Libre immédiatem. N'importe où et quand. Ecr. F.D. N° 5.984.

Travaux à façon 325 fr.

DACT. ch. trav. cop. ch. éle. JAS. 88-53.

Offres d'Emplois 400 fr.

1.000 FR. P. JOUR EN 2 H.

moyenne pd loisirs. (J. envel. adr. +20 fr.) O.G.V., artic. manufact., Villeneuve (Gard)

OFFRONS TRAVAIL A FAIRE CHEZ SOI, facile, discr., bien rémunéré. Joindre timbre rép. HAVAS, MARSEILLE, 0852.

GRAND choix de TRAV. à domicile. DEMANDEZ Bull. spéc. GRATIS (1 timb.) NBS (S.S), 70, rue Aqueduc, PARIS (10e).

POUR PARTIR AUX COLONIES, cours professionn. renseignements (ctre envel.) et 30 fr. : PUBLI INTER COLONIES, 6, Rue Cordonniers, PERPIGNAN.

VOULEZ-VOUS ETRE S/INGÉNIEUR FORESTIER ?
Carrière passionnante accessible sans Diplôme, France, Colonies. Gains importants, brillant avenir assuré. Diplôme officiel d'ingénieur après 1 an de pratique. Brochure gratuite N° 312. ECOLE des BOIS et FORÊTS, 39, rue G.-Rochereau, PARIS. — 22 ans de succès.

SITUATIONS COLONIALES
2 SEXES. PROGRAMME GRATIS. Ecrire A.G.P.E.F., 99, rue Manuel, LILLE.

Grâce à nous VOUS TROUVEREZ UN BEL EMPLOI DANS NOS RICHES COLONIES
Nombreux empl. offerts. Renseign. sur salaires coloniaux, contrats, congés, voit de vie. J. envel. non timbr. portant votre adresse et 30 fr. à Etabl. Fd CISCO, 33, r. Endoume, MARSEILLE.

L'ETAT recrute, salaire 17 à 60.000 fr. Concours faciles. Ecrire en indiquant instruction, I.P.A., 11, rue de Beauté, SAINT-MAUR (Seine). Joindre timbre.

GAIN double régulièrement p. travail chez soi, ts pour. NI CULT. NI ELEV. Adre 2 timb. G.F.R., Carennac (Morbih.)

Chiens 500 fr.

SI VOUS AIMEZ VOTRE CHIEN ASSISTEZ A SON TOILETTAGE EN VENANT A DOG HOUSE 10, rue des Cultures SPECIALIST. IS TERRIERS et CANICHES EPILATION. BAINS. TOILETTE SUR REDEZ-VOUS

Sciences Occultes 500 fr.

Mme HENRY Voy. Cartes. Tarots. Méd.un Ligne, main 14, rue d'Amsterdam. Gare Saint-Lazare.

Le MAGE ZORA et sa MEDIUM Réussi. p. Mage et Voy. p. Lettre 300 fr. 3, pl. Boulnois, 17e. 10-12 et 2 à 7 h.

PROF. MORKOS l'éminent savant d'Egypte. PREDICTIONS justes, HOROSCOPE complet, qui guérit, indiq. chances, possib., moyen de sortir diffic. Guérit, améliore votre vie. Retrouve en confiance date naiss., enveloppe timbrée, 150 francs. Reçoit de 14 à 19 heures. 123, boulev. Ornano (PD), MARSEILLE.

ARIANE VOIT JUSTE (1 à 6). Ecr. 79, BD MONTPARNASSE. Posez 3 questions : Date naiss., 100 fr.

AVENIR révélé par dés magiques (amour, loi, bibl. courtes, etc.). Le jeu fco : 100 fr. ROLLS, 119, r. N.-D.-des-Champs, PARIS.

Mme Eliane DEVILLERS
l'éminente missionnaire et voyante astrologue. Conseils. Retour affection. 11, rue d'Argentine, PARIS (16e) (2e étage droite). Métro : Argentine.

Mme NIJITA, Méd. Voy. Ligne, m. Reçus. Affaires, Amours. 16, r. Joubert, Paris.

MORIN GITANE SAIT. VOIT JUSTE. Sur rendez vous. AUTEUIL 94-33 Téléphone

Mme Paule Voyante, conseils, 10, r. des Jeûneurs. Tél. : CEN. 15-51.

AMINA CÉLÈBRE VOYANTE. Toutes Sciences occultes. Mariage. Suggest. Lignes main (lundi, ex. 13 19 h. 12, r. Halles. CEN. 15-56 (Mo Châtelet).

GRATIS Dare-dare. Pour guest. Cbleb. Radioyoyant répond à la main. Pouvoir personn. Réussit. Cadeau. Ecrire ALBERTYS, 4, r. Etoile, Champigny (Sna).

GABY CHRISTEL Voyante cél. Secret infaillible pour retour affection. Prédict. surpr. 184, r. Rivoli (face Mr Louvre). Rez. L.L.J. 10 à 19 h. et ctr. Horoscope.

Divers 500 fr.

JE GAGNE BEAUCOUP D'ARGENT
SANS QUITTER MON EMPLOI, SANS SOUCIS NI TRACAS. FAITES COMME MOI !!
Documentation détaillée contre 250 francs. D.S.M. (Service D). 57, bd Morat, PARIS

PARIS à portée de la PROVINCE ! Industriels, commerçants et particuliers, LE CENTRE DU... à votre disposition pour faire toutes démarches ou achats en votre nom, recevoir le courrier, etc. Il vous évitera aussi des déplacements coûteux. Ecrire en enveloppe timbrée : CENTRE DU..., B.P. 55-65 PARIS.

NOUVEAU CATALOGUE COMPLET de livres SENSATIONNELS
Envoi contre 2 timb. ou 2 coup. réponse. BRUNEL, 5, rue Pigalle (P.D.), PARIS

LIVRES RARES ET CURIEUX CE QUE VOUS CHERCHEZ !
Demandez nos 3 CATALOGUES UNIQUES 1.200 titres : 1. Magie et Sciences occultes. 2. Médecine et études ; 3. Romans, livres rares et introuvables. Ch. catalogue ctre 3 timbres. Envoi fermé. D.S.M. (Serv. D).

MARIAGES

Nos Petites Annonces sont payables au comptant. Adressées par lettre, elles doivent être accompagnées de leur montant et adressées au : Service des P. A. de « FRANCE DIMANCHE », 100, rue Réaumur, Paris (2e).
Elles doivent nous parvenir au plus tard le mercredi pour parution le vendredi suivant.
La ligne comporte 29 lettres, espaces, ou 26 majuscules, ou 20 majuscules sur 2 lignes.
Les Petites Annonces peuvent être domiciliées à nos bureaux moyennant un prix forfaitaire de 75 francs. Elles sont reçues et réexpédiées pour un prix forfaitaire de 150 francs.
La Direction se réserve le droit d'accepter ou de refuser toute annonce ou de la classer sous telle rubrique qu'elle jugera appropriée.
RÉPONSES AUX ANNONCES : Pour les annonces comportant une adresse, répondre directement à cette adresse. Pour correspondre avec les annonces comportant N° .. F. D. « France Dimanche », adressez-vous plus enveloppe aux Petites Annonces « FRANCE DIMANCHE », 100, rue Réaumur, en indiquant d'une façon apparente sur l'enveloppe le numéro de l'annonce.

CORRINE MARIAGES RICHES ET TOUTES SITUATIONS. FRANCE — COLONIES — ETRANGER. 44, rue de la Chaussée-d'Antin (3e étage, fond de la cour).

L'Œuvre Familiale
Mariages légaux — Toute confiance HAUTE RÉPUTATION (16e année) De RUSSEL, 52, rue Legendre, PARIS.

MARIAGES toutes situations. Parfaite honor. Cabinet Mme de THENES, 35, boulevard de Strasbourg, PARIS. De 14 à 19 heures.

MARIAGES LEGITIMES
MAISON DE CONFIANCE UNIQUE la plus ancienne et la plus importante de France. Fondée en 1867
Mme HARDOUIN
150, rue La Fayette, PARIS (10e) (en face de la gare du Nord)

TRAIT D'UNION
MARIAGES MILIEU ELEVE (sur rendez-vous, COP. 22-42). 1 bis, avenue Foch (16e).

POUR VOTRE MARIAGE
adressez-vous en confiance à Mme ANDRE, 55 rue de Rivoli — (Métro Châtelet). De 2 h. 30 à 7 h. (Mariages seulement). 57, boulevard Murat, PARIS (XVIe).

POUR CREER FOYER HEUREUX
STELLA
Mme Vve Docteur Cauhapé
14, rue Lamandé
PARIS (17e) (MAR. 78-87).

JE VOUDRAIS VOUS AIDER
A FAIRE UN BON MARIAGE
Confiance à moi. Dites-moi qui est votre idéal. J'ai des milliers d'adhérents, je chercherai ceux vous convenant et vous enverrai discrètement tous détails sur eux. Essayez, vous verres bien, et, comme c'est gratuit et que cela ne vous engage pas, vous ne risquez rien. Ecrivez à : Mme LA DIRECTRICE DE L'ORGANISATION « FAMILIA » B. P. 36, ROUEN (Seine-Inférieure).

MARIAGES RICHES et de toutes situat. EDITH, 34, r. Feydeau, 14-18 h.

Dames 500 fr.

J. fille agréa. 22 a., orphel. dp. garçon affect. Ecr. n° 193.802, F. D.

Vve 49 a., all. j. f. phys. sg., dép., disc. cert. mil. soc. affec. dév., dyna., aim. int. aussi sorties, voy. capa. second. com. ou ind., r.v.m. Mr 55-60 intelig., bon, parf. éd. Pacot, s'abst. N° 4697, F.D.

Messieurs 500 fr.

Amériq., 41, grd. b. sit., bientôt Paris, dés. c. J.F., 25, tr. jol., mince, cult., mar. av. dep U.S.A. pos. J.ph. Ec. Bill.21,Ch.-Elys.

Paris. Contrôl. P.T.T., 1 m. 72, dés. épouser jol. j. fle ou j. fme div. ou vve s. enf. 30 a. max., tonct., préf. inst. Ec. 6.548 F.D.

Paris, Mr 48 a., très symp., sport., adapté par la Cité rose, dés. corr. av. jne fem. toulousaine, jolie et dég. comme elles savent l'être, cult., douce, affect., très sent., max. 38 a. Mariage possible si harmonie parfaite. Situation fortune tout à fait indifférente. Ecr. N° 8.379 Fr. Dimanche.

JOURNALISTE 30 a., 1 m. 78, brun, élégant, disting., 2.000.000 p. an, voit, esprit, jolie J. F. sér. av. ou s. avoir, max. 30 a. STELLA Mme Vve Docteur Cauhapé, dir., 14, rue Lamandé, Paris-17e. MAR. 78-87.

AMERICAIN, 38 a., indust., voyag. beaucoup, désire mariage jeune fille jolie et distinguée. Ecr. N° 8.332 Fr. Dim.

30 a., bi., dés. con. J.F. désint., jol., cult., r. préj., p. sort. am. M.P. Ec. 6.274 F.D.

32 a., petit foncé, ép. J. fille protestante ou Vve affect. Ecr. n° 4718, F.D.

INGENIEUR, 40 a., 1.78 exc. sit., dés. c.v.m. très jolie femme, max. 30 a., sinc. et sérieuse, élég. et soign., parf. femme d'intér. Rép. à tte lettre dat. acc. de photo. Ecr. n° 3621, F.D.

Mr 36 a., symp., gr. p. lib., dés. renc. J. F. sent. M. pos. Ecr. n° 4686, F.D.

Garçon 37, bien, sit. inter. ép. pers. simple, sér. Ecr. n° 4685, F. D.

J. industriel, agréable, désire rencontrer doctoresse en médecine, 35-45 a., pour collab. Mariage poss. Ecr. N° 4.691 F.D.

Marraines 500 fr.

Parachutistes Leroy J., Rival R., Nicout B. M. Renaume G., Fong R., C.C.B. S.P. 897, B.P.M. 414, T.O.E., désirent marraines 19 à 26 ans.

Caporal parach. Dupont Jean, C.C., S.F. n° 284, T.O.E., désire marraine.

Jeune parachutiste désire marraine. Ecrire Pul Marin, C.C.B., Service Auto, S.P. 53.937, T.O.E.

Parachutiste Dini René, G.C. II, 1er commando, S.P. 60.284, T.O.E., désire marraine.

Jeune parachutiste, 20 a., act. en Extr.-Orient, dés. corresp. en vue marraine de guerre. Rén. assur. Ecrire : caporal Co. opérateur radio, C.S.C., S.P. 62.440. B.P.M. 400/B, T.O.E.